

L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu

Bernard Lahire

DANS **SYNTHÈSE** 2016, PAGES 57 À 67

ÉDITIONS **ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES**

ISBN 9782361063283

DOI 10.3917/sh.halpe.2016.01.0057

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/identites--9782361063283-page-57.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Sciences Humaines.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

BERNARD LAHIRE

L'HOMME PLURIEL LA SOCIOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'INDIVIDU

Avouloir expliquer les pratiques et les comportements collectifs, les sociologues ont élaboré une vision homogène de l'homme : celui-ci serait d'un « bloc », façonné par un ensemble stable de principes (*habitus*, schèmes, normes, style de vie...). Cette posture aboutit à des descriptions comme celle de cet artisan ébéniste, tout entier marqué par une éthique du travail scrupuleux et impeccable, du figolé, du fini... disposition que l'on retrouve dans toutes ses conduites : sa façon de gérer son budget, son langage, ses vêtements, son logement, ses gestes...¹ Ce type d'exemple, utile pour illustrer certaines tendances statistiques ou logiques sociales, peut devenir trompeur dès lors qu'il est pris pour un cas particulier du réel.

Or, l'observation montre que les acteurs incorporent des modèles d'action différents et contradictoires. Un même individu pourra être tour à tour au cours de sa vie, ou simultanément selon les contextes, écolier, fils, père, copain, amant, gardien de but, enfant de chœur, client, directeur, militant... Au-delà du simple jeu des rôles sociaux, cette disparité renvoie à une diversité de modèles de socialisation. On peut donc faire l'hypothèse de l'incorporation, par chaque acteur, d'une multiplicité de schèmes d'action ou d'habitudes. Ce stock de modèles, plus ou moins étendu selon les personnes, s'organise en répertoires, que l'individu activera en fonction de la situation.

Or, les sciences sociales ont longtemps vécu sur la vision homogénéisatrice de l'homme en société. Même lorsqu'ils admettent la multiplicité des expériences vécues ou des « rôles » intériorisés

1- P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1979.

par l'acteur, les chercheurs présupposent souvent que, derrière cette multiplicité, une unité fondamentale (un « soi » cohérent et unifié) est tout de même à l'œuvre. Ce présupposé est renforcé par le fait que les spécialistes de tel ou tel domaine (l'éducation, la culture, la famille, la ville, le politique...) observent très (trop) souvent les acteurs dans un contexte unique ou une seule sphère d'activité. Le sociologue de la famille ne verra que des comportements familiaux; le spécialiste des banlieues ne distinguera que des bandes de jeunes, etc. Ils déduisent alors des « dispositions », des « mentalités », des « visions du monde » générales, sans se demander si ces mêmes acteurs se conduiraient semblablement dans d'autres circonstances. S'ils n'allaient pas trop vite en besogne, les chercheurs seraient forcés à plus de modestie en reconnaissant que ce qui a été établi dans une situation ne vaut *a priori* que dans ce seul contexte.

Notre but ici n'est pas de trancher une fois pour toutes le problème de l'unicité ou de la pluralité de l'acteur. Il s'agit de traiter cette question sur le plan historique. Autrement dit : quelles sont les conditions socio-historiques qui rendent possible la production d'un acteur pluriel ou au contraire celle d'un acteur caractérisé par une profonde unicité ?

Effet d'échelle ou effet de société ?

Si l'homme nous apparaît aujourd'hui pluriel, on peut se demander si ce changement de point de vue est dû à des raisons historiques liées aux conditions de la socialisation, ou plutôt à des raisons scientifiques consécutives à des effets d'observation. La réponse est oui, dans les deux cas. D'une part, l'intérêt des chercheurs pour la constitution sociale de l'individu, à l'échelle de l'individu, force à voir de l'hétérogénéité là où l'on pouvait jusque-là présupposer de l'homogénéité. D'autre part, le monde social tel qu'il est porte de plus en plus à adopter ce nouveau regard.

Question d'échelle et de regard scientifiques dans un premier temps. Les sciences sociales se sont d'abord intéressées aux groupes, aux structures sociales, aux contextes ou aux interactions. Puis un glissement s'est opéré vers l'étude des acteurs singuliers. On a peu à peu changé de focale. Du statut de « cas illustratif » accompagnant les analyses de la culture d'une époque, d'un groupe, d'une classe ou d'une catégorie, on est passé à l'étude du

cas singulier en tant que tel. De fait, au début du siècle, les sociologues dessinaient les portraits typiques du bourgeois, du paysan, de l'étranger, de l'ouvrier. Dès lors, le cas illustratif ne peut qu'apparaître caricatural aux yeux de ceux qui ne considèrent plus seulement l'individu comme le représentant d'un groupe, mais comme le produit complexe et singulier d'expériences socialisatrices multiples. La personnalité et les attitudes d'un individu donné résultent de ce qu'il a appris à l'école, dans sa famille, son métier, ses loisirs, ses voyages, de sa vie associative, religieuse, sentimentale... C'est la saisie du singulier qui force à voir la pluralité: le singulier est nécessairement pluriel.

Des univers sociaux fortement différenciés

Le changement de perspective est lié en second lieu à une évolution du monde social. Que de différences en effet entre les sociétés traditionnelles et nos sociétés contemporaines. Dans les premières (la tribu ou le village), chacun peut exercer un contrôle sur autrui. La division du travail et la différenciation des fonctions sociales et des sphères d'activité sont peu avancées: les domaines d'activité économique, politique, juridique, religieuse, morale, cognitive... sont imbriqués.

Tout au long de leur vie, les acteurs sont soumis à des conditions stables. Ils n'ont pas le choix entre des modèles de socialisation différents, concurrents, contradictoires. Dans les sociétés contemporaines, en revanche, les sphères d'activité, les institutions, les produits culturels et les modèles sociaux sont fortement différenciés, et les conditions de socialisation sont beaucoup moins stables. Il arrive même qu'un individu soit inséré dans des réseaux ou des institutions qui diffusent des valeurs et des modèles en opposition radicale les uns aux autres. Entre la famille, l'école, les groupes d'amis, les clubs ou associations, les médias... les enfants sont de plus en plus confrontés à des situations disparates, concurrentes.

La cohérence des habitudes ou schèmes d'action dépend donc de la cohérence des principes de socialisation auxquels l'acteur a été soumis. Par exemple, lorsque des mères « choisissent » de ne pas travailler pour se consacrer à l'éducation de leurs enfants, ou lorsque la famille met en place tout un dispositif de surveillance (mise à l'écart de la télévision, contrôle strict des émissions

regardées et des lectures...)². Il y a là une stratégie visant à assurer la cohérence du modèle de socialisation, que l'on retrouve par exemple avec ces familles bourgeoises traditionnelles, dans lesquelles la vie et les fréquentations des enfants sont encore sévèrement encadrées (école privée, scouts, lectures et loisirs contrôlés, etc.).

À l'inverse, dès lors qu'un acteur a été placé dans une pluralité de contextes sociaux non homogènes, son stock de dispositions, d'habitudes ou de capacités ne sera pas unifié. Il aura en conséquence des pratiques hétérogènes ou contradictoires, variant selon le contexte social. C'est ce que l'on observe souvent lors de l'entrée en couple ou de l'apparition du premier enfant. Certaines femmes, qui avaient adopté le style de vie d'une femme « moderne » et « émancipée », retrouvent à cette occasion ce rôle traditionnel de la femme au foyer dont elles avaient incorporé les habitudes sans toujours s'en rendre compte³. La même personne se trouve ainsi porteuse d'au moins deux schémas d'action domestique. En fonction du mode d'interaction instauré avec le conjoint, l'un des deux schémas est activé et l'autre mis en veille.

On a tendance à considérer, dans une société différenciée, l'homogénéité des dispositions de l'acteur comme la situation modale et la plus fréquente. Il nous semble qu'en réalité cette situation est la plus improbable et la plus exceptionnelle. Il est beaucoup plus courant en effet d'observer des individus porteurs d'habitudes disparates et opposées. L'homme pluriel est la règle plutôt que l'exception.

Pluralité des contextes, pluralité des habitudes

Bien sûr, les moments de la vie où se constituent les différentes habitudes ne sont pas tous équivalents. On distingue notamment la période de socialisation « primaire » (essentiellement familiale) de toutes celles qui suivent et que l'on nomme « secondaires » (école, groupe de pairs, travail, etc.)⁴. Cette distinction est certes

2- B. Lahire, *Transmission familiale de l'écrit et performances scolaires d'élèves de CE2*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, 1995.

3- J.-C. Kaufmann, « Rôles et identités : l'exemple de l'entrée en couple », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCVII, 1994.

4- P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, 1986, rééd. Armand Colin, 1997.

importante: elle rappelle que l'enfant incorpore une série d'expériences sociales dans la plus grande dépendance socio-affective à l'égard des adultes. Elle conduit cependant souvent à se représenter le parcours individuel comme un passage de l'homogène (la famille) à l'hétérogène (l'école, le travail, les réseaux d'amis). Mais différentes observations empiriques viennent contredire ce schéma.

Tout d'abord, l'hétérogénéité est toujours présente au cœur de la configuration familiale, qui n'est jamais une institution totale parfaite. La différence ou la contradiction peuvent s'établir, selon les cas: entre l'« amusement » et l'« effort scolaire »; entre une sensibilité très grande pour tout ce qui touche à l'école et une autre qui y est moins attachée; entre une prédilection pour la lecture et des absences de pratiques et de goûts pour la lecture; entre le contrôle moral très strict d'une mère et le laisser-faire d'un père qui vient contredire les efforts de la mère; entre des adultes analphabètes et des enfants qui sont en classe de terminale, etc.⁵

Par ailleurs, la « superposition » des institutions primaire et secondaire est fréquemment perturbée par l'action socialisatrice très précoce d'univers sociaux différents: la nourrice (quelques jours ou quelques semaines après la naissance), la crèche (quelques mois seulement après la naissance de l'enfant), ou l'école maternelle (à partir de deux ans). Or, les programmes de socialisation de ces différents univers sociaux ne sont pas forcément harmonieux par rapport à ceux de la famille. Comment ne pas voir que, mis en crèche très tôt, l'enfant apprend que l'on n'attend pas la même chose de lui et que l'on ne le traite pas identiquement « ici et là »? L'expérience de la pluralité des mondes a donc toutes les chances, dans nos sociétés ultra-différenciées, d'être précoce.

Enfin, les socialisations secondaires, même réalisées dans des conditions socio-affectives différentes, peuvent concurrencer le monopole familial. Les cas de « déclassés par le haut », de ceux que l'on appelle parfois les « transfuges de classes » (les enfants de classes défavorisées qui « s'en sortent » par les études), en sont un exemple des plus flagrants. Ces « miraculés » ont réussi à sortir de leur condition sociale d'origine par la voie scolaire, c'est-à-dire

5- B. Lahire, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1995.

une matrice de socialisation radicalement contradictoire avec celle de leur famille.

Socialisations multiples et malaises individuels

Parce qu'il peut être porteur de dispositions différentes, l'acteur a des comportements qui ne sont jamais entièrement prévisibles. Impossible de prévoir l'apparition d'un comportement social comme on prédit la chute des corps à partir de la loi universelle de la gravité. Cette situation est le produit de la combinaison de deux éléments: d'une part, l'impossibilité de réduire un contexte social à une série limitée de paramètres pertinents, comme dans le cas des expériences physiques ou chimiques; d'autre part, la pluralité interne des acteurs. Impossible de prédire avec certitude ce qui, des multiples schèmes incorporés par l'acteur, va être déclenché dans/par un tel contexte. Nous sommes par conséquent trop multi-socialisés et trop multi-déterminés pour pouvoir être conscients de nos déterminismes.

Chacun de nous est porteur d'une multiplicité de dispositions qui ne trouvent pas toujours l'occasion de se manifester: c'est pour cette raison que nous avons parfois l'impression de vivre un décalage personnel avec le monde social. Sentiments de solitude, d'incompréhension, de frustration sont les fruits de cet inévitable écart entre ce que la société nous permet à un moment donné d'« exprimer », et ce qu'elle a mis en nous au cours de notre socialisation. Comme l'avait bien vu Norbert Elias: « On développe en lui (l'enfant) de multiples aptitudes que ses fonctions d'adulte ne lui permettront pas d'utiliser dans le cadre d'une telle structure, de multiples penchants que l'adulte devra réprimer⁶. » Parce que nous sommes porteurs de capacités, de savoirs et de savoir-faire qui doivent parfois durablement vivre à l'état de veille, nous pouvons alors ressentir un malaise: notre « moi authentique » (« personnel » et donc pensé comme « a-social ») ne trouverait pas sa place dans le cadre contraignant de la société. Cette situation renforce l'illusion de l'existence d'un « for intérieur » ou d'un « moi intime » authentique, indépendant de tout cadre social. C'est donc bien parce que le monde social est différencié, et que nous sommes porteurs de dispositions et capacités plurielles, que nous

6- N. Elias, *La Société des individus*, Fayard, 1991, rééd. Pocket, 1998.

pouvons vivre ces petits ou ces grands soucis qui finissent parfois par accabler nos existences.

Vers une sociologie psychologique

Certains malaises naissent de la multiplicité des investissements sociaux pouvant devenir au bout du compte incompatibles : ainsi, la conciliation de la vie privée et de la vie professionnelle peut donner lieu à de profonds déchirements. Dans d'autres cas, c'est l'incapacité à adapter une partie des dispositions incorporées au cours du parcours individuel qui est à la source des troubles. Les personnes qui, à l'occasion d'une ascension sociale, passent subitement de l'univers ouvrier au monde bourgeois, sont souvent l'objet d'un conflit interne central, organisant – et embarrassant – chaque moment de leur existence.

En s'attachant à l'analyse des plis les plus singuliers du social, la sociologie à l'échelle de l'individu ou sociologie psychologique⁷ s'inscrit ainsi dans la longue tradition qui, d'Émile Durkheim à Norbert Elias, en passant par Maurice Halbwachs, vise à lier de plus en plus finement le psychisme individuel aux cadres de la vie sociale. Tant que la sociologie se contentait d'évoquer l'acteur individuel à propos d'un champ de pratiques singulier, elle pouvait faire l'économie de l'étude des logiques sociales individualisées. Mais dès lors que l'on privilégie l'individu (non comme atome et base de toute analyse sociologique mais comme le produit complexe de multiples processus de socialisation), il n'est plus possible de se satisfaire des modèles d'action utilisés jusque-là. La sociologie psychologique, qui entend saisir l'individu sur des scènes et dans des contextes différents, prend à bras-le-corps la question de la réalité sociale sous sa forme individualisée et intériorisée.

7- B. Lahire, *L'Homme pluriel*, op. cit.

D'un monde à l'autre...

Pour certains enfants de milieux modestes qui poursuivent des études, l'expérience du décalage entre le monde de la famille et celui de l'école peut poser problème. Dans son livre *Les Armoires vides* (Gallimard, « Folio », 1974), Annie Ernaux (fille de petits commerçants devenue professeur et écrivain) décrit comment cette expérience de la pluralité des habitudes se transforme en conflit interne, voire en souffrance.

La période d'enfance semble un moment de cohabitation sereine : « J'oscillais entre deux mondes, je les traversais sans y penser. Il suffisait de ne pas se tromper, les gros mots, les expressions sonores ne devaient pas sortir de chez moi... » Pourtant, le vrai monde est encore celui de la maison. L'école apparaît comme l'univers du superficiel, dans lequel il faut faire semblant : « Le vrai langage, c'est chez moi que je l'entendais, le pinard, la bidoche, se faire baisser, la vieille carne... Toutes les choses étaient là aussitôt, les cris, les grimaces, les bouteilles renversées. La maîtresse parlait, parlait, et les choses n'existaient pas (...). L'école, c'est un "faire comme si" continu, comme si c'était drôle, comme si c'était intéressant, comme si c'était bien. »

Les succès scolaires se confirmant, l'univers scolaire prend le dessus et devient le « point de repère » : « (...) Ça s'est mis à grandir ce sentiment bizarre d'être bien nulle part, sauf devant un devoir, une composition, un livre dans un coin de la cour (...). Je commençais à ne rien voir. À ignorer. La boutique, le café, les clients, et même mes parents. »

L'adolescente commence à regarder ses parents à travers les yeux d'un autre univers social, à partir d'autres manières de dire, de voir, de sentir. Mais difficile aussi d'oublier le lien indéfectible, familial et affectif qui lie parents et enfants. Parce que ses parents sont en elle, à travers toutes les habitudes qu'elle a construites, les mépriser c'est se mépriser soi-même : « C'est moi que je hais. Je leur suis montée dessus, ils triment au comptoir, et je les méprise (...). C'est peut-être moi qui les ai empêchés de s'acheter une belle épicerie. »

Dans les plis singuliers du social

Ce petit ouvrage a pour objectif de mettre à disposition l'essentiel des partis pris et orientations théoriques de son auteur. Une conviction est affirmée d'emblée: on ne peut faire l'impasse, en tant que sociologue, sur la façon dont la société à laquelle nous appartenons modèle nos dispositions à agir, à croire, à sentir...

Sur les traces de Pierre Bourdieu et de sa théorie de l'*habitus*, Bernard Lahire fait le pari que le social est présent dans les plis les plus intimes de chacun d'entre nous. Il est pertinent par conséquent d'entreprendre une sociologie de l'individu. Ce livre fournit quelques-uns des repères et clefs d'analyse pour ce que son auteur nomme, plus explicitement encore, une « sociologie à l'échelle individuelle ». L'ensemble est composé de quatre chapitres déjà publiés entre 2004 et 2013 et permet de comprendre comment, en critiquant certaines visions de l'individualisme contemporain, B. Lahire se propose d'analyser la fabrication sociale des individus. Le dernier chapitre ouvre un début de dialogue avec les neurosciences, en faisant le pari que la notion de plasticité cérébrale mérite d'être prise au sérieux par les sociologues.

Clément Lefranc

B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, La Découverte, 2013.

Genres et identités sexuelles

Le concept de genre (« *gender* ») est né aux États-Unis dans les années 1970 d'une réflexion autour du sexe et de l'utilisation de cette variable dans les recherches en sciences sociales.

C'est un psychologue, Robert Stoller¹, qui popularise en 1968 une notion déjà utilisée par ses confrères américains depuis le début des années 1950 pour comprendre la séparation chez certains patients entre corps et identité. De là l'idée qu'il n'existe pas de réelle correspondance entre le genre (masculin/féminin) et le sexe (homme/femme). Dès 1972, en s'appuyant sur l'articulation entre nature et culture développée par l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, la sociologue britannique Anne Oakley² renvoie le sexe au biologique et le genre au culturel. De nombreuses universitaires américaines récusent le rapprochement souvent effectué entre les femmes et la nature (principalement à cause de leurs facultés reproductives) alors que les hommes seraient du côté de la culture. L'étude des rôles assignés aux individus selon les sexes et des caractères proprement féminins et masculins permet de dégager l'apprentissage de ce qui a été donné par la nature.

Sexe féminin = moindre mâle

Une fois le genre distingué du sexe, les chercheurs se concentrent sur les rapports homme/femme. L'historienne américaine Joan W. Scott³ incite à voir plus loin qu'une simple opposition entre les sexes. Le masculin et le féminin s'opposent de manière problématique parce que se jouent entre eux des rapports de pouvoir où l'un domine l'autre. Mais si le genre est d'emblée pensé comme une construction sociale, il n'en est pas de même du sexe, vu comme une donnée naturelle ou plus probablement « impensée ». C'est l'historien Thomas Laqueur qui démontrera le caractère construit historiquement du sexe et de son articulation avec le genre. Dans *La Fabrique du sexe* (1992), il met en évidence la coexistence (voire la prédominance du premier sur le second) de deux systèmes biologiques. Ainsi, pendant longtemps, le corps était vu comme unisexe et le sexe féminin était un « moindre mâle » tandis que nous serions passés au XIX^e siècle à un système fondé sur la différence biologique des sexes.

Avant que le genre ne devienne un outil d'analyse, l'histoire des femmes s'attachait à faire affleurer des récits jusque-là invisibles, quitte à présenter les femmes de manière essentialiste, c'est-à-dire avec des caractéristiques propres et immuables telles que des qualités

1- R. Stoller, *Sex and Gender*, Hogarth, 1968.

2- A. Oakley, *Sex, Gender, and Society*, TempleSmith, 1972.

3- J.W. Scott, *Gender and the Politics of History*, Columbia University Press, 1988.

émotionnelles par exemple. L'analyse du genre ramène les spécificités prétendument féminines à la lumière d'un moment et d'une société donnés. Ainsi, les études de genre permettront de reconnaître le caractère construit socialement des données historiques sur les femmes ainsi que celles sur les hommes. Si le genre rend visible le sexe féminin, il implique que l'homme ne soit plus neutre et général mais un individu sexué. Dès lors, a pu se développer une histoire des hommes et des masculinités.

Gays, lesbiennes, queers

À partir des années 1980, les études sur le genre s'orientent davantage vers la question de la sexualité. Les Américaines Rubin Gayle et Judith Butler, montrent que le rapport entre les sexes n'implique pas seulement une hiérarchie entre les genres mais également une injonction normative. Théoricienne du mouvement « *queer* », J. Butler⁴, en 1990, tente de poser un regard transversal qui inclut autant les femmes, les *gays* et les lesbiennes que d'autres minorités qui ne se réduisent à aucune des deux premières catégories. L'oppression ne concerne plus seulement les femmes, la domination n'émanant pas uniquement des hommes mais du système hétérosexuel. Selon J. Butler, si le sexe est tout autant culturel que le genre, ce dernier s'entend comme un discours performatif sur lequel on pourrait agir et ainsi apporter des modifications aux *habitus* imposés par la société. Les identités de genre ou de sexe apparaissent alors comme des catégories poreuses dont il faut apprendre à se jouer. Ce que montrent avec humour les parodies de genre que sont le travestissement ou les pratiques *drag*.

Sandrine Teixido

Cet encadré a été tiré de l'article « Les gender studies » publié dans *Sciences Humaines*, n° 157, février 2005.

4- J. Butler, *Gender Trouble : Feminism and the subversion of identity*, Routledge, 1990.